

À M. de Buffon, sur ses détracteurs

Ponce-Denis Écouchard-Lebrun

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ODE I. À MONSIEUR DE BUFFON, SUR SES DÉTRACTEURS.

Buffon, laisse gronder l'Envie ;
C'est l'hommage de sa terreur :
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiège un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des Aquilons tumultueux ;
Tandis que la noire Tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le Génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une Gloire impunie
Blesserait de jaloux regards ?
Non, non, tu dois payer la Gloire ;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours ;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.
Poursuis ta brillante carrière,
Ô dernier Astre des Français !
Ressemble au Dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.

Poursuis ! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux :
La Gloire est le prix des Alcides !
Et le Dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.
C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Eson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la Toison.
Il emprunte aux forêts d'Épire
Cet inconcevable Navire
Qui parlait aux flots étonnés ;

Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.
Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlans taureaux de Vulcain :
De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un Serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
À peine y germent sous ses pas,
Qu'une Moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque, et jure son trépas.
S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux :
Il faut par un dernier miracle
Conquérir cet or dangereux :

Il faut vaincre un Dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards ;
Jason vole ; rien ne l'arrête.
Buffon ! pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards ?
Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,

Quitte le sceptre du Génie,
Cesse d'éclairer l'Univers,
Descends des hauteurs de ton ame,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux.
Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le dieu des instans,
Le Génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la Gloire autour de sa lyre
Lui peint les Siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !
Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente Volupté ?

Eût-il dédaigné les richesses ?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas,
Et par une étude incertaine

Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?
Ainsi l'active Chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La Nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les Rois, les Belles et les Dieux.
Ceux dont le Présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les graces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore ;
Mais le Temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.
Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,

Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, Races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet Homme irréparable,
Nos regrets en firent un Dieu.
Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens !
Malheur au mortel qu'on renomme.
Vivant, nous blessons le Grand-Homme ;
Mort, nous tombons à ses genoux ;
On n'aime que la Gloire absente ;
La mémoire est reconnaissante ;
Les yeux sont ingrats et jaloux.
Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton Ame aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le Temps, vengeur légitime,

De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.
Moi, sur cette rive déserte
Et de talens et de vertus,

Je dirai, soupirant ma perte :
Illustre Ami, tu ne vis plus !
La Nature est veuve et muette !
Elle te pleure ! et son Poète
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette Lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_M._de_Buffon%2C_sur_-ses_d%C3%A9tracteurs. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.